



Le numérique, le travail, et la vie

Arthur Guezengar

► To cite this version:

| Arthur Guezengar. Le numérique, le travail, et la vie. 2019. halshs-02352390

HAL Id: halshs-02352390

<https://shs.hal.science/halshs-02352390>

Preprint submitted on 6 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le numérique, le travail, et la vie

ARTHUR GUEZENGAR
Institut de Philosophie de Grenoble - EA 3699
Université Grenoble Alpes - Bât ARSH
<https://iphig.univ-grenoble-alpes.fr/>

Résumé

Le numérique s'est imposé comme la principale révolution technologique du 21^e siècle. Les capacités cognitives des appareils électroniques et leur diffusion dans l'ensemble de la population ont atteint un stade inédit qui dépasse le domaine de l'information communication, mais s'étend à l'ensemble des activités humaines, conduisant à l'émergence d'un nouvel ordre économique et social. En s'appuyant sur les distinctions anthropologiques établies par Hannah Arendt, cet article propose de montrer en quoi les Nouvelles Technologies de l'Information conditionnent un nouveau rapport au monde qui remet en cause les fondements d'une éthique humaniste.

Abstract

Digital technology stood out as the main technological revolution of the 21th century. The cognitive capacities of electronic devices and their distribution in the whole of the population reaches an unpublished stadium, which overtakes the domain of the information communication, but extends to all the human activities, leading to the emergence of a new economic and social order. Resting on the anthropological distinctions established by Hannah Arendt, this article suggests showing in what Information and Communications Technology are causing a new relationship to the world.

Mots-clés

Technologie de l'information et de la communication
Société numérique
Arendt, Hannah (1906-1975)
Informatique et travail
Philosophie politique

Introduction

« La poursuite universelle du bonheur et le malheur généralisé dans notre société [...] sont les signes très précis que nous avons commencé à vivre dans une société du travail qui n'a pas assez de labeur pour être satisfaite »¹ Ecrite à la fin des années 50, cette formule d'Hannah Arendt illustre l'ambiguïté qui caractérise l'évolution de la société contemporaine dans son rapport au travail. Alors que les différentes révolutions techniques n'ont cessé d'améliorer les conditions d'existence humaine, au point d'atteindre un niveau de production et de confort pour tous que n'auraient même pas pu envisager les utopistes des siècles passés, le travail n'a jamais été autant au cœur de la vie sociale, au point que la lutte contre le chômage de masse est l'un des chevaux de bataille les plus constants des politiques publiques des pays développés. Malgré une prise en charge de plus en plus poussée des activités humaines par la technique, le travail détermine toujours autant la vie des sociétés. Libéré des nécessités imposées par la nature pendant des siècles, l'homme semble éternellement condamné à gagner son pain à la sueur de son front, comme si l'accroissement sans précédent de la productivité n'avait rien changé à sa condition anthropologique fondamentale.

Face à ce paradoxe d'une société où la technique assure un nombre d'activités grandissant, mais où le travail continue à occuper une position centrale dans l'ordre social, la pensée arendtienne offre une clé de lecture toujours d'actualité des évolutions de la société contemporaine. Confrontée à un monde caractérisé à la fois par la prédominance de l'industrialisation et la naissance de la société de consommation, Hannah Arendt ne procède pas à une critique de la technique comparable à celles d'Heidegger ou de Günter Anders. En opposant deux notions, travail (*labour*) et œuvre (*work*), là où la majorité des auteurs n'a vu qu'une unique activité de production, elle nous donne les outils conceptuels nécessaires pour penser l'évolution d'une société numérique où les activités humaines ne sont plus prises en charge par des machines mais par des applications et des objets connectés. En procédant à une analyse croisée de la définition arendtienne de la condition humaine et des évolutions liées à la révolution numérique, il s'agit de déterminer comment la technique prend en charge l'ensemble des activités quotidiennes, prenant dès lors la forme d'une « industrie de la vie ».

¹ HANNAH ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, traduit par George Fradier, p. 185, Paris : éditions Calmann-Lévy, 2010

1. De la mécanique au numérique

De la machine à vapeur jusqu'aux nouvelles technologies de l'information, les grandes innovations technologiques ont contribué à alléger le poids du travail dans l'ensemble des activités humaines, que ce soit dans la production industrielle, les transports, ou les tâches domestiques. La mécanisation des activités humaines a pris en charge de plus en plus de tâches auparavant nécessaire pour assurer l'existence individuelle, et a contribué à modifier en profondeur l'anthropologie et la structure sociale traditionnelle. Une activité aussi centrale et éprouvante que la blanchisserie, synonyme d'exploitation domestique pendant des siècles pour des groupes sociaux comme les femmes ou les intouchables, a ainsi complètement disparu du paysage social des sociétés développées, assurée désormais par des machines à laver qui se sont répandues dans presque toutes les habitations. Durant les deux premières révolutions industrielles, ce processus a essentiellement été d'ordre mécanique. La machine à vapeur puis l'électricité ont été les principaux moteurs de cette prise en charge des activités humaines au cours des derniers siècles, qui a permis l'accroissement exponentiel de la productivité. Depuis le début du 21^e siècle, ce processus a pris au contraire une forme essentiellement numérique, grâce à un double processus d'innovation à l'œuvre depuis la seconde moitié du 20^e siècle.

La multiplication des objets électroniques privés a contribué à diffuser la technique dans tous les secteurs de la vie humaine. La formule de Jacques Ellul affirmant que « la Technique est en fait le milieu de l'homme »² n'a jamais autant fait sens qu'à l'heure actuelle. Non seulement le rapport au milieu naturel n'a cessé de se réduire depuis l'époque où Ellul a rédigé son texte, mais nous vivons entourés d'objets technologiques toujours plus complexes, qui nous accompagnent désormais dans tous les moments de la vie quotidienne. La généralisation des ordinateurs dans les foyers au cours des années 80 a d'abord créé une familiarité avec l'environnement numérique s'étalant sur plusieurs générations, tandis que la miniaturisation des outils informatiques et leur plus grande autonomie a renforcé la proximité entre l'utilisateur et l'appareil. Les machines ne sont plus des outils collectifs destinés à des espaces spécialement dédiés à la production, ni même des appareils privés destinés à un usage commun au sein du cercle familial. L'évolution des appareils numériques a engendré une relation plus étroite, voire presque exclusive, entre la machine et son utilisateur, qui se traduit par une nouvelle ergonomie corporelle :

² JACQUES ELLUL, *Le système technicien*, p. 49, Paris : Le Cherche midi, impr. 2004

Nouvel acquis de la corporalité non plus ici repliés à un usage personnel et privé, mais favorisant de nouvelles pratiques relationnelles. [...] Avènement de « l'artefact exclusif » défaisant la nécessité historique du partage d'instruments communs au cercle familial ou au milieu professionnel, au profit d'un nouveau type de rapport reliant objet et usager uniques, seulement destinés l'un à l'autre.³

Ce processus d'intensification du lien entre l'homme et la technique est d'autre part amplifié par l'accroissement exponentiel des capacités de calcul des ordinateurs depuis les années 60. Suivant la courbe de la loi de Moore, les capacités sans cesse accrues des processeurs ont abouti à une forme de « redoublement algébrique du monde »⁴. Le phénomène du Big Data est caractéristique de cette évolution de la technologie numérique. L'augmentation des capacités de stockage et d'analyse de l'information a contribué à faire littéralement exploser le volume des données quotidiennement produites par les activités humaines, en particulier celles des réseaux sociaux. A titre d'exemple, Facebook génère à lui seul plus de 4000 téraoctets de données par jour en 2016⁵. D'abord conçues à des fins de gestion administrative ou industrielle, l'explosion des bases de données a permis une nouvelle forme d'interprétation du monde dans l'ensemble des secteurs d'activités économiques, politiques, ou scientifiques. Les capacités interprétatives des algorithmes gérant ces bases de données jouent désormais un rôle central dans toute tentative d'évaluation des risques commerciaux, des évolutions climatiques, ou des comportements individuels. L'intelligence computationnelle des algorithmes tient alors non seulement dans sa capacité à décrire la réalité du monde à niveau de détail extrêmement fin, mais également dans ses capacités de prédiction de ses évolutions. La révolution numérique consiste ainsi dans la constitution d'une couche mathématique de données chiffrées sur tous les aspects de la réalité.

Plus que les objets eux-mêmes, ce sont les données produites par les activités humaines qui constituent désormais les principaux intermédiaires entre les hommes et entre les choses. L'espace des données immatérielles forme un monde numérique à part entière, garanti par les serveurs d'accès à internet, dans lequel les individus peuvent interagir et laisser une trace qui leur est propre. Cette évolution du numérique s'oppose ainsi à la conception de l'intelligence artificielle héritée de la cybernétique. Alors qu'aucun ordinateur ne parvient encore à imiter le fonctionnement de l'intelligence humaine, l'intelligence computationnelle des appareils numériques va bien au-delà des capacités humaines

³ ERIC SADIN, *L'humanité augmentée : l'administration numérique du monde*, p. 57, Montreuil : éditions l'échappée, 2013

⁴ Ibid. p. 44

⁵ « 47 Incredible Facebook Statistics and Facts for 2016 », *Brandwatch*, 12 mai 2016 ([texte en ligne](#)) [dernière consultation le 2 février 2017]

habituelles de calcul et d'anticipation du réel. Au lieu du projet démiurgique de création d'un être artificiel, l'industrie numérique a donné naissance à une multitude d'appareils individuels mis en réseau et formant un flux de données qui se superposent aux activités humaines. La « société technicienne » décrite par Ellul prend désormais la forme d'un tout organisé par les flux d'informations et les protocoles interprétatifs. A une société fondée sur la production d'objets techniques se substitue une société computationnelle de récolte de l'information où l'objet technologique est l'intermédiaire permettant de l'analyser et de l'interpréter.

La multiplication des smartphones est le résultat concret le plus évident de ce double processus. Objet portable éminemment personnel, il garantit un accès spatio-temporel avec le monde numérique et une interconnexion continue des usagers. La combinaison de la géolocalisation et de la 4G permet même l'apparition d'une forme de réalité augmentée, en assurant l'accès à des informations continues sur le monde en fonction de l'emplacement réel de l'utilisateur. La nécessité de la recherche sur internet est elle-même réduite par la multiplication des applications, qui assurent une adaptation de plus en plus fine aux besoins de l'usager, l'informant en temps réel, en fonction de sa position et de ses préférences. L'individu est intégré en permanence avec la communauté numérique tout en se voyant offrir un suivi personnalisé par un appareil qui fait presque corps avec lui-même. L'inflation des applications joue donc un rôle décisif dans la technologie numérique et témoigne d'une nouvelle évolution de la société computationnelle décrite par Éric Sadin. Elles contribuent à dépasser l'ère de l'accès, où indexation des pages et les recherches de l'utilisateur sont les principaux moteurs de la connexion internet, pour entrer dans un âge de l'« *assistanat hyper individualisé* »⁶ fondé sur la prise en charge des comportements par les dispositifs numériques.

Les nouvelles technologies de l'information et le développement des smartphones contribuent dès lors à poursuivre le phénomène d'allègement des activités humaines en assurant l'automatisation de nouveaux secteurs de la vie par de nouvelles applications. Depuis les bracelets chargés d'analyser les différentes phases du sommeil en enregistrant le rythme cardiaque et respiratoire de l'usager, jusqu'aux lunettes intelligentes capables de « mesurer les ondes cérébrales de l'utilisateur pour l'aider à réduire son stress ou à pratiquer la méditation »⁷, en passant par toute la gamme de sextoys connectés proposant des fonctions de

⁶ *L'humanité augmentée*, p. 92

⁷ « Safilo : des lunettes connectées à votre cerveau », <http://www.objetconnecte.net/>, 28 déc. 2016 [dernière consultation le 2 février 2017]

vidéoconférences, le développement des objets connectés amplifie ce processus en instaurant un lien toujours plus étroit entre l'utilisateur et ses appareils. Chaque activité semble désormais pouvoir faire l'objet d'une évaluation par un système numérique chargé de la réguler en fonction de la personnalité de son usager. Le corps de l'individu est lui-même encadré par des dispositifs techniques d'évaluation, qui ne sont plus au service d'institutions disciplinaires comme les dispositifs de pouvoir décrits par Michel Foucault dans *Surveiller et punir*, mais consacrés à son propre bien-être personnel.

La voiture intelligente développée par Google annonce ainsi la volonté de ce dernier de prendre en charge les fonctions de transport pour libérer l'être humain d'une nécessité quotidienne : « Imagine if everyone could get around easily and safely, without tired, drunk or distracted driving. Time spent commuting could be time spent doing what you want to do »⁸ Tout en remettant en cause les capacités de l'être humain à assurer convenablement les fonctions liées à la conduite, Google nous propose de les prendre en charge afin de dégager plus de temps libre. La voiture intelligente entend ainsi poursuivre le processus d'égalisation des conditions en démocratisant ce qui était auparavant un privilège réservé à ceux pouvant se permettre de disposer d'un chauffeur. Le numérique prend donc la suite d'un processus de prise en charge des activités par la technique, en étendant sa capacité d'assistance à des pans toujours plus étendues de la vie humaines.

2. *L'automatisation du monde*

Les innovations de la technologie numérique poursuivent le processus de libération des nécessités de la condition humaine à l'œuvre depuis la 1^{ère} révolution industrielle. Elles se démarquent néanmoins par l'autonomie accordée aux objets chargés de la mettre en application. La technique a en effet traditionnellement une dimension *extensive* par rapport aux activités humaines. Les outils prolongent le corps de leur utilisateur, lui permettant de réaliser des tâches qu'il ne pourrait naturellement pas faire. De même les machines-outils, malgré les critiques des philosophes qui ont dénoncé l'inversion de ce rapport initial et l'aliénation qu'elle engendre, ont besoin de l'activité humaine pour continuer sans dysfonctionnement.

Les voitures intelligentes offrent une tout autre relation avec leur usager et se caractérisent par leur dimension *substitutive*. Contrairement à une machine-outil actionnée par

⁸ GOOGLE, « Waymo », <https://waymo.com/> [dernière consultation le 2 février 2017]

un ouvrier ou à un logiciel entièrement déterminé par son programme, les dispositifs dit *intelligents* disposent d'une marge de manœuvre leur permettant d'entreprendre des actions indépendamment d'une intervention humaine. Les principes de l'« informatique cognitive » s'imposent par rapport à la simple programmation, renforçant ainsi l'autonomie des applications numériques. Les logiciels ne sont plus censés suivre simplement leur programme mais disposer également d'un perfectionnement autonome acquis au cours de leurs expériences. Cette faculté d'auto-amélioration se traduit dès lors dans les capacités d'interprétations des données, qui deviennent de plus en plus précises à mesure que les systèmes numériques établissent des corrélations et analyses un plus grand nombre d'informations. Déjà présente sur les marchés financiers sous la forme du trading algorithmique, où elle permet de procéder à des échanges optimaux à une vitesse de calcul inaccessible pour un être humain, l'intelligence artificielle s'impose dans un nombre grandissant de domaines d'expertises où elle parvient se substituer au jugement humain.

La libération que propose Google n'est donc pas seulement un allègement des contraintes de la conduite, mais une prise en charge intégrale de celle-ci par l'outil lui-même. En soulignant que l'homme n'est pas toujours apte à assurer ces fonctions, puisqu'il peut conduire en état de fatigue ou d'ébriété, l'entreprise propose de le remplacer par un appareil qui fera mieux, tout en lui apportant une plus grande liberté. La machine libère donc l'homme de la nécessité du transport en le remplaçant directement dans ces tâches. Les propos d'Éric Schmidt, PDG de Google, mettent particulièrement en avant cette dimension de la révolution industrielle en cours : « ce que nous essayons de faire c'est de construire une humanité augmentée, nous construisons des machines pour aider les individus à mieux faire les choses qu'ils n'arrivent pas à bien faire eux-mêmes »⁹. La volonté de libération de la nécessité va donc de pair avec un désir d'amélioration de l'humanité. La technique n'est pas simplement mise au service de l'individu, elle contribue également à combler ce qui apparaît comme une insuffisance de l'être humain en se substituant à ce dernier.

Derrière le projet de numérisation du monde porté par les géants du web¹⁰ se trouve ainsi une forme de disqualification du jugement et de la décision individuelle au profit des capacités accrues de la technique. L'homme ne peut prétendre aux mêmes capacités de calcul et d'interprétations que les appareils numériques. Ses limites physiologiques et intellectuelles

⁹ ERIC SCHMIDT, cité par Eric Sadin, Ibid.

¹⁰ Cette expression est utilisée pour qualifier l'ensemble des grandes entreprises d'internet, tels que Google, Apple, Facebook, Amazon, ou Microsoft

ne lui permettent pas de disposer en permanence des informations nécessaires pour pouvoir déterminer les conséquences de ses choix. Sa décision est nécessairement biaisée par l'absence d'information, la subjectivité, ou simplement le manque de temps. Au contraire, les facultés computationnelles des outils informatiques leur assurent des facultés de jugement supérieures puisqu'ils peuvent disposer de l'ensemble des informations nécessaires pour faire le choix optimal et déterminer ses conséquences. L'intelligence artificielle tend ainsi à se substituer aux jugements des experts pour les compagnies d'assurance, où elle est gage d'objectivité et de fiabilité pour s'assurer de la solvabilité d'un client.

Face aux faiblesses cognitives de l'être humain, les partisans de la révolution numérique opposent la puissance d'interprétation des appareils connectés et du *data mining*. Capables de disposer de toutes les informations nécessaires, ils sont à même de faire le meilleur choix possible selon les critères censés garantir un maximum de bien être aux usagers. Cette conception de l'insuffisance de l'être humain comblée par les prouesses techniques est caractéristique d'une société technicienne fondée sur une conception téléologique du monde. Elle met en avant la fiabilité des appareils numériques, capables d'analyser les informations et de gérer plus efficacement une situation donnée selon un programme précis. La disqualification de la décision individuelle à l'œuvre dans la révolution numérique s'oppose dès lors à l'imprévisibilité qui caractérise l'action humaine.

Comme le rappelle Hannah Arendt, toute action individuelle a lieu dans un monde composé d'une pluralité d'acteurs distincts pouvant chacun lui donner un sens différent, ce qui rend ses conséquences hautement imprévisibles. Malgré toutes les tentatives de la sociologie ou de la psychologie pour rationaliser l'action humaine, tout acte se présente comme un événement irréversible qui remet en cause la situation antérieure. L'élément de nouveauté qu'implique tout acte s'oppose aux certitudes statistiques qui nécessitent qu'un phénomène se produise un grand nombre de fois. La prédictibilité de l'action humaine est dès lors limitée par la spontanéité des initiatives individuelles et par l'entropie qui résulte d'une pluralité où chaque acteur potentiel peut prendre de nouvelles initiatives, engendrant toujours plus de conséquences non prévues.

C'est cette entropie inhérente à l'action humaine que propose de résoudre la révolution numérique. Tels la *Machine* mise au point par Harold Finch¹¹ qui, voyant instantanément toutes les données qui s'échangent à travers le monde, est à même de prédire les événements

¹¹ *Persons of interest*, série créée par Jonathan Nolan et produite par J. J. Abrams, première diffusion 2011

pour guider les actions des protagonistes, les objets connectés sont capables de prélever en temps réel une masse de données directement à la source, réduisant ainsi l'imprévisibilité de l'action humaine. La mise en corrélation de données produites en continue assure le rêve d'une science sociale capable de disposer de toutes les informations nécessaires pour prédire les comportements individuels. Les facultés computationnelles des appareils numériques, combinées à la constitution de bases de données sur tous les aspects de la vie quotidienne, contribuent dès lors à créer les conditions d'avènement de la société cybernétique théorisée dans les années 1950, pour qui « la désorganisation et l'entropie, que ce soit dans le domaine de l'information ou celui de la politique, sont des choses, sans que la formule ne soit exagérée, considérer comme le mal absolu. »¹²

Par ces différents aspects, le web des objets s'oppose aux pratiques développées lors de la précédente révolution numérique, et qui restent aujourd'hui encore majoritaires sur le net. Le web 2.0 s'appuie en effet sur les interactions entre ses utilisateurs. Bâti sur une structure décentralisée et des protocoles interopérables ayant donné naissance à une multitude d'interfaces et de plates-formes d'échange entre les internautes, internet s'apparente à cet espace commun décrit par Hannah Arendt, constitué par les actions de ses membres. Blogs, forum, carnets de recherche, ou commentaires twitter, sont autant de paroles échangées sur les flux d'informations qui constituent le net. Conçu pour être un monde entièrement ouvert, comme l'indique l'acronyme « www » dont la signification n'est autre que « World Wide Web », le web 2.0 se présente comme un bien commun dont chaque internaute est co-développeur. Les utilisateurs ne se contentent pas de tirer des informations des sites internet, ils apportent également de nouvelles données aux sites qu'ils fréquentent, modifiant ainsi le contenu du web. Des initiatives telles que les wikis ou les licences créatives communes s'opposent directement à la propriété privée et ont permis la constitution de bases de données libre d'accès, gérées en commun. Le développement d'internet s'est appuyé de la sorte sur des réseaux de pairs interagissant entre eux autour d'un espace commun.

Or l'introduction des DRM (Digital Right Management) et des objets connectés remet en cause cette dimension commune du web. Tout en s'appuyant sur la captation des données numériques, elle en inverse les principes en s'appropriant l'accès aux plates-formes en assurant les échanges. La fin de la neutralité du web aux Etats-Unis, décidée par la Federal Communications Commission le 14 décembre 2017, contribue à renforcer le pouvoir des

¹² NORBERT WIENER, *cybernétique et société. L'usage humain des êtres humains*, p.11, Paris : le seuil. 2014

fournisseurs d'accès, ouvrant la voie à un internet à plusieurs vitesses incompatibles les uns avec les autres, et excluant du même coup l'internaute comme principal acteur du monde numérique. L'utilisateur est ainsi pensé comme un consommateur à qui l'opérateur fournit un service, encadrant son activité pour en réduire au maximum l'autonomie et la capacité d'agir. Si une telle évolution n'a pas encore mis fin aux pratiques issues du web 2.0, elle contribue à en modifier les rapports, et témoigne de la volonté des géants d'internet d'organiser l'ensemble des rapports sociaux pour faire entrer pleinement le web dans une économie de consommation.

Les évolutions de la technologie numérique contribuent dès lors à remettre en cause les fondements de l'éthique moderne. Héritée de la pensée de Lumières, la société contemporaine s'appuie sur l'affirmation métaphysique de la spontanéité et de la responsabilité individuelles. L'homme est considéré comme libre car il est supposé pouvoir faire des choix autonomes, qui conditionnent également sa responsabilité aux yeux de la loi. Bien que ce présupposé métaphysique d'une autonomie individuelle ait été largement contesté par la sociologie et la psychologie, il continue à structurer l'architecture juridique de l'état de droit, et s'est diffusé progressivement à l'ensemble de l'humanité.

En proposant une prise en charge des activités humaines, les objets connectés remettent en cause des paradigmes humanistes qui structurent la société contemporaine. Ce n'est pas tant la surveillance généralisée qui pose une difficulté que la capacité des dispositifs technologiques à prendre des décisions à notre place. Bien qu'illégales, les écoutes massives réalisées par des institutions comme la NSA et révélées par Edward Snowden, s'inscrivent dans le cadre juridique déterminé par l'Etat moderne. Elles sont la manifestation d'une souveraineté institutionnelle, qui viole le droit à la vie privée des citoyens en les surveillant massivement. La position du droit face aux dispositifs de surveillance est donc naturellement celle de la condamnation. De la même manière que le vol ne contredit pas les fondements de la propriété privée, la surveillance généralisée ne remet pas en cause la structure juridique moderne, bien qu'elle en viole un des principes fondamentaux.

Les dispositifs computationnels du web des objets impliquent au contraire une redéfinition de l'architecture juridique contemporaine. La capacité du numérique à orienter la décision, voire à agir de façon autonome, ne s'oppose pas tant aux principes du droit qu'ils en remettent en cause les fondements, en particulier en matière de responsabilité. La voiture intelligente pose ainsi un véritable enjeu en matière d'assurance civile, où la difficulté se pose

pour définir les responsabilités en cas d'accident. Alors que l'usage d'un outil implique normalement la responsabilité de son utilisateur, l'autonomie de la voiture intelligente devrait au contraire impliquer celle de son concepteur en cas de défaillance, libérant dès lors des millions d'automobilistes de toute responsabilité.

Les objets connectés ne se substituent toutefois pas entièrement à la décision individuelle mais l'orientent en fonction de l'option la plus appropriée pour l'utilisateur, instaurant ainsi une « organisation automatisée du monde »¹³. Cette capacité à encadrer voire à prescrire l'action humaine est particulièrement manifeste dans les principes du management algorithmique où l'estimation des performances ne se fait plus sur la base d'un entretien individuel avec un responsable identifié, mais sur celle d'une évaluation constante et immédiate par des capteurs chargés d'interpréter les conduites. Les objets connectés contribuent donc à modifier les pratiques professionnelles au profit des directives des systèmes de gestion, qui réagissent en feedback selon les données qu'ils reçoivent continuellement. Ils ne nient pas l'action humaine et la capacité à prendre des décisions, mais en réduisent l'autonomie et en limitent l'importance, tant dans la vie quotidienne que professionnelle.

Présent notamment dans des firmes comme Amazon, où l'ouvrage de Jean-Baptiste Malet dénonce les normes de productivité¹⁴, un tel encadrement favorise le dessaisissement de la responsabilité et du jugement individuel. Assistés en permanence par des dispositifs traitant des masses de données en continue et leur indiquant comment agir selon la solution optimale déterminée par les protocoles, cadres et personnels se voit dès lors nier toute forme de spontanéité voire de réactivité. Malgré une liste de principes affichés valorisant l'investissement personnel et la prise de décision¹⁵, le management algorithmique d'Amazon s'avère la poursuite de ces « machines géantes de la bureaucratie dont le fonctionnement consomme ses propres services [...] aussi impitoyablement que le processus biologique lui-même »¹⁶. L'émergence de systèmes algorithmiques capables d'administrer les comportements en prélevant des données au plus près des corps de leurs usagers poursuit l'évolution de la société contemporaine, en lui donnant toujours plus d'outils de contrôle sur le monde.

¹³ *La siliconisation du monde*, p. 108

¹⁴ JEAN-BAPTISTE MALET, *En Amazonie*, Paris : Fayard, 2013

¹⁵ JEFF BEZOS, "Leadership Principles", *Amazonjobs*, ([texte en ligne](#)) [dernière consultation le 2 février 2017]

¹⁶ *Condition de l'homme moderne*, p. 138

3. De la technique au travail

Le développement du numérique et des objets connectés, en particulier dans la vie professionnelle, confirme l'intuition arendtienne d'une substitution de l'action humaine par la technique, mais également de la technique par le travail. De nombreux auteurs comme Jacques Ellul ou Günter Anders ont dénoncé la prise en charge de l'action humaine par la technique et « l'obsolescence de l'homme » qu'elle engendre. Mais la pensée arendtienne nous offre une autre grille d'analyse de la révolution numérique en montrant comment la technique se trouve elle-même mise au service d'une conception biologique de l'existence humaine. En s'imposant dans l'ensemble des aspects de l'existence, le complexe industriel de la Silicon Valley ne se contente pas de produire des biens d'usage qui permettrait de simplifier la vie quotidienne de leurs usagers, mais se constitue en une « industrie de la vie » qui s'étend à tout le processus de consommation.

Contrairement à toute une tradition économique et philosophique dans laquelle ces deux activités se confondent, Hannah Arendt distingue clairement ce qui relève de la fabrication et ce qui relève de la production/consommation. Cette opposition entre travail (*labour*) et œuvre (*work*). L'œuvre (*work*) est ainsi l'ensemble des activités dans lesquelles l'homme façonne la matière pour donner naissance à des objets distincts de lui-même, tandis que le travail est l'ensemble des activités qui lui permette d'assurer sa propre subsistance. Cette distinction repose sur le statut ontologique des objets produits. Alors que le travail n'a de sens que s'il est considéré comme une activité qui ne s'achève jamais complètement mais qui doit être reprise pour en assurer la continuité, une œuvre fait référence à un objet qui existe indépendamment de celui qui l'a construit. Les biens produits par l'industrie se caractérisent par une certaine durabilité qui leur permet de mener une existence propre pendant un temps relativement long. Une table, un livre, une machine-outil, peuvent continuer à exister de façon autonome pendant des années voire des siècles. Ils peuvent survivre à la mort de leur créateur et constituer ainsi un patrimoine pouvant être transmis de générations en générations. De la sorte les objets participent à la construction du cadre dans lequel chacun évolue, au même titre que les autres êtres humains qui le composent. Arendt parle ainsi d'une *réification du monde* par la technique.

Inversement, les biens produits par le travail (*labour*) sont des biens de consommation qui se consomment dès lors qu'ils sont utilisés. Bien qu'ils puissent mener une existence propre pendant quelques temps, leur durée de vie est extrêmement courte, et s'ils ne sont pas

consommés à temps ils finissent par disparaître par eux-mêmes. Or, comme ces biens sont produits pour répondre à un besoin, il est nécessaire de les reproduire à nouveau dès lors qu'ils ont été consommés. C'est là que se trouve la différence entre l'activité du boulanger et celle du menuisier, pour reprendre l'exemple d'Arendt¹⁷. Tandis que le premier devra reproduire chaque jour des biens qui auront perdu leur valeur quelques jours après leur fabrication, et pourra donc vendre chaque jour le produit de son travail, le second devra réaliser chaque œuvre indépendamment l'une de l'autre et ne pourra pas les vendre un grand nombre de fois à des personnes identiques.

Contrairement à Marx pour qui le travail est une activité propre à l'être humain, grâce à laquelle il se distingue du reste du règne animal, Arendt fait du travail une condition biologique. Le travail n'est pas le propre de *l'homo laborans* mais de *l'animal laborans*. L'existence humaine n'est pas indépendante des circonstances naturelles de la vie biologique. En tant qu'être vivant, tout homme a des besoins physiologiques qu'il doit assurer s'il veut exister. L'existence humaine est ainsi soumise à une nécessité naturelle qui la pousse entreprendre sans cesse les mêmes activités pour continuer à survivre. Le travail est dès lors la condition dans laquelle l'homme assure sa propre subsistance. Cette activité se sépare en deux moments distincts : la production et la consommation.

Travail et consommation ne sont que deux stades du cycle perpétuel de la vie biologique. Ce cycle a besoin d'être entretenu par la consommation et l'activité qui fournit les moyens de consommation c'est l'activité de travail. Tout ce que produit le travail est fait pour être absorbé presque immédiatement dans le processus vital, et cette consommation, régénérant le processus vital, produit – ou plutôt reproduit – une nouvelle « force de travail » nécessaire à l'entretien du corps.¹⁸

Arendt insiste particulièrement sur le caractère cyclique de cette condition. La production assure la consommation, qui permet la régénération des cycles biologiques, qui garantissent à leur tour la possibilité même du travail. Il s'agit donc d'une reproduction éternellement répétée de la production et de la consommation, chacune assurant l'autre. La fin du travail est la consommation et la finalité de la consommation est la continuité du travail. Il s'agit donc d'une activité naturelle qui n'a pas de fin. Lorsque Marx évoque « le métabolisme de l'homme avec la nature », il décrit cette nécessité naturelle de produire les éléments nécessaires à sa propre perpétuation pour pouvoir à nouveau les assimiler. Les biens produits par le travail doivent être immédiatement consommés pour permettre la régénération du

¹⁷ Ibid. page 139

¹⁸ Ibid. page 145

processus vital, qui va pouvoir être réemployé pour reproduire à nouveau les biens qu'il a consommé pour se régénérer. Le labeur continu qui caractérise le travail a à la fois pour fonction de nourrir la croissance du processus vital qui le supporte, et de lui résister pour éviter que cette croissance ne se dévore elle-même. Il se présente dès lors comme une série d'activités nécessaires se répétant indéfiniment pour assurer la continuité du processus vital lui-même.

Outre ces deux moments, Arendt est un des rares auteurs à inclure les tâches ménagères dans les fonctions du travail. Fondamentalement improductives, ces activités quotidiennes occupent pourtant une place prépondérante dans la vie de tous les jours en permettant de résister aux processus naturels. Bien qu'elles ne produisent aucune forme de richesse, elles garantissent l'entretien des différents processus nécessaires à la vie humaine, et doivent pour cela être reproduite sans cesse. Les domestiques qu'Adam Smith jugeait improductifs¹⁹ parce qu'ils ne laissent derrière eux aucun bien pouvant servir de valeur, jouent ainsi un rôle essentiel dans l'économie en s'occupant de toutes ces tâches quotidiennes. Toutes les professions d'accompagnement ou de soins aux personnes jouent un rôle similaire puisqu'il ne s'agit pas de produire quelque chose mais bien prendre en charge au quotidien une personne n'ayant plus les moyens d'assurer elle-même l'ensemble de ces fonctions. Les fonctions administratives obéissent également au même principe : secrétaires, archivistes, comptables, ou même bibliothécaires, ne produisent rien mais assurent l'entretien de processus qui doivent être éternellement reconduits pour assurer la pérennité des institutions et des entreprises.

Or l'évolution de l'époque moderne s'est traduite par une transformation progressive des biens d'usage en biens de consommation. Entre le 18^e et le 21^e siècle, l'accroissement de la productivité est allé de pair avec une diminution de la durée de vie des objets. Cette obsolescence grandissante s'est traduite à la fois par la fragilité des biens produits, la difficulté à les réparer, et l'innovation technologique rendant incompatible les modèles précédents. En augmentant la nécessité du taux de remplacement, l'obsolescence sert la production et permet de proposer toujours plus de nouveaux produits innovants sur le marché. La différence entre biens d'usage et biens de consommation devient dès lors de plus en plus floue puisque nous consommons sans cesse des biens d'usage pour en assurer la reproduction. La société contemporaine repose sur de gigantesques flux de production et de consommation

¹⁹ Ibid, page 131

qui ne touchent pas seulement les biens de consommation traditionnels, mais s'emparent de tous les processus économiques.

L'industrie numérique s'inscrit pleinement dans la continuité de cette transformation de la technique en travail. Les progrès continus des performances des microprocesseurs en font notamment un secteur particulièrement touché par l'obsolescence. La consommation et la production d'ordinateur est continuellement entretenue par l'apparition de nouveaux logiciels et mises à jour qui contribuent à périmiser des appareils encore fonctionnels. Ce caractère cyclique est par ailleurs renforcé par l'immatérialité de l'univers numérique. L'environnement numérique est essentiellement composé de flux de données immatériels, moissonnés et analysés en continue par les logiciels. Malgré l'existence de réseaux sociaux virtuels, qui peuvent lui donner une forme collaborative et accorder une place aux interactions des utilisateurs, l'espace numérique n'est pas un monde stable, *réifié* par des objets produits par la technique, mais un flux permanent, toujours en mouvement. La technologie numérique poursuit ainsi un processus de fluidification du monde, qui s'aligne sur la vie biologique du fait de la volonté des géants du web d'accompagner l'ensemble des flux de consommation et de production.

4. Une industrie de la vie

L'émergence du « web des objets » poursuit l'extension du métabolisme de l'homme, en étendant la commercialisation du vivant. Malgré l'ensemble des innovations en matière de *hardware*, le capitalisme numérique ne repose pas tant sur la production de nouveaux biens d'usage que sur sa capacité à accompagner l'effort de consommation. La croissance de l'industrie numérique s'appuie sur la création de nouvelles applications capable de prendre en charge de nouveaux besoins. Pour poursuivre ce processus, il est dès lors nécessaire d'analyser toujours plus précisément les besoins de chaque consommateur, d'où l'apparition de projets visant à prélever directement les données physiologiques du corps de l'utilisateur. L'objectif est ainsi de prendre en charge tous les aspects de la vie organique, de façon à étendre la possibilité de leur commercialisation. Un tel projet contribue dès lors à réduire l'être à sa condition organique la plus fondamentale, celle d'être de besoins dont la consommation est la source de la croissance économique. En proposant de régler l'ensemble de ses besoins individuels pour son propre bien être, le complexe industriel issu de la Silicon Valley poursuit donc la réduction de l'homme à un processus vital.

Comme le suggère Marx, la force de travail nécessaire pour assurer la consommation ne s'épuise pas entièrement dans la production, mais permet de produire plus que ce dont l'individu a besoin pour continuer à vivre, laissant la place à la possibilité d'un accroissement indéfini de la productivité du travail. Toutefois, cette augmentation de la productivité ne change rien à la futilité des biens produits, qui disparaissent une fois qu'ils ont été produits pour entretenir à nouveau le processus de production. Pour assurer des débouchés suffisant à cet accroissement de la production, tout gain de productivité doit donc s'accompagner d'une augmentation de la consommation, que ce soit sous la forme d'une augmentation de la population ou celle de son pouvoir d'achat. De la sorte, le travail n'apparaît plus seulement comme une activité par laquelle l'individu assure sa subsistance, mais comme un processus collectif. Le travail est la manifestation de la fertilité de l'humanité, dans laquelle on assiste à un accroissement constant des forces productives de l'espèce humaine.

De ce point de vue le travail apparaît comme un processus d'accroissement des capacités de production et des besoins de la société, qui s'entretiennent l'un l'autre comme dans un organisme vivant. On se retrouve alors face à une « humanité socialisée » pour laquelle il n'y a plus d'acteurs individuels mais des êtres indifférenciés qui sont autant de facteurs de production et de consommation lui permettant de s'accroître. Cette réduction de l'homme à son espèce touche d'ailleurs tous les objets et toutes les activités qui touchent à la vie humaine. Du point de vue de l'espèce humaine, toute activité est susceptible de donner lieu à une consommation et donc de créer une nouvelle demande qui va participer à sa croissance. Un être humain entièrement paralysé et incapable de la moindre interaction n'en reste pas moins un être vivant ayant des besoins, qui participent au processus vital et économique de la société : « Le point de vue social, nous l'avons vu, s'identifie à une interprétation qui ne tient compte que d'une chose : le processus vital de l'humanité ; dans son système de référence, tout devient objet de consommation »²⁰.

Contrairement à une ancienne conception fixiste de la nature, la vie ne se stabilise pas en un système équilibré régit par des lois universelles, mais se présente comme un flux permanent qui cherche toujours à s'étendre. La seule finalité des organismes vivants est leur propre reproduction et la satisfaction immédiate de leurs besoins, fut-ce au prix de la destruction de leur habitat. L'industrie numérique parvient ainsi à s'imposer et à assurer la poursuite de la croissance économique en s'emparant de ces besoins, et en les analysant en

²⁰ Ibid. pages 155

permanence pour mieux les accompagner plutôt qu'en produisant des objets. La volonté de commercialiser tous les besoins de consommation pousse dès lors la production numérique à s'aligner sur les processus vitaux de l'humanité. Applications et objets connectés forment dès lors une « industrie de la vie », c'est-à-dire une industrie qui touche tous les aspects de la vie humaine, mais également une industrie qui produit de la vie, en assurant ses cycles de consommation et de reproduction.

La structure de la start-up et le statut d'autoentrepreneur s'avèrent ainsi caractéristiques de cette recherche d'un monde en permanente reproduction, qui ne doit pas se constituer en un ensemble stable, et dont la croissance économique doit être toujours stimulée par l'introduction de nouvelles innovations. La start-up est en effet une entreprise qui fonctionne avec une mise en fond importante en capital, des effectifs réduits, et des coûts de fonctionnement faibles. Faciles à créer, ne nécessitant que l'association de quelques partenaires autour d'une idée commune, les start-ups incarnent le nouveau modèle d'un libéralisme dynamique qui s'oppose aux lourdeurs d'un appareil administratif incapable d'innover. Les success-story autour de figures comme Mark Zuckerberg, Xavier Niel, ou Travis Kalanick²¹, redonnent un sens à l'imaginaire créé autour de la figure de l'entrepreneur ne devant rien à personne sinon à son seul travail. La facilité d'accès à l'outil numérique contribue de plus à lever la nécessité matérielle ou logistique, et renforce l'attrait pour ces structures, qui donnent l'impression que chacun peut désormais devenir milliardaire, pourvu qu'il ait l'idée qui lui permettra de toucher son public.

La majorité des start-ups ne sont pas viables, et la plupart finissent par échouer à brève échéance. Mais cet horizon à court terme fait partie intégrante du modèle économique impliqué par l'industrie numérique. L'objectif d'une start-up n'est pas de créer un système de production viable sur le long terme, comme l'ont été des empires industriels comme ceux de Ford ou d'Edison, mais d'introduire en permanence de nouvelles idées capables de créer un mouvement qualifié de « disruption ». Ce phénomène caractéristique de l'économie numérique, n'est pas un processus créatif fondé sur l'existence d'inventions capables de modifier en profondeur notre rapport au monde mais un flux extrêmement rapide de changements et d'innovations mineures qui viennent perturber les équilibres économiques d'un secteur donné. Dans la majorité des cas, l'innovation en question n'est d'ailleurs que l'introduction des méthodes de calcul et de mise en relation algorithmiques dans un domaine

²¹ Respectivement fondateurs de Facebook, Free, et Uber

où elles n'étaient pas encore présentes. La start-up fonctionne ainsi à partir de la mise en œuvre d'une idée généralement simple, mais qui remet en cause les structures économiques et sociales existantes en introduisant un élément disruptif dans le marché.

Le fonctionnement de la start-up illustre le caractère organique de l'industrie numérique. Elle ne se traduit pas par des projets industriels visant à organiser des réseaux socio-économiques stables afin de réguler tout un secteur, mais par une agitation et bouillonnement incessant. Le terme même « d'incubateur » de start-up indique le dynamisme recherché dans ces entreprises, régulièrement sujettes au *burnout* de leurs membres face à la pression qu'elles imposent. N'étant pas conçue pour durer, les idées qui fonctionnent se transforment finalement en entreprises plus traditionnelles, fondées sur des structures hiérarchisées malgré la persistance du vocabulaire de l'innovation, comme l'illustre le cas d'Amazon, où la communication autour de ces valeurs va de pair avec un management brutal et hiérarchisé. « La moyenne ou la longue durée ne s'inscrive pas dans son horizon. Elle relève d'une *forme kleenex*, vivant dès l'origine sur des braises, la délivrant *de facto* de toute attache pérenne »²² Le processus vital de l'industrie numérique est ainsi entretenu par la création constante de nouvelles entreprises, qui apportent de nouvelles idées lui permettant de s'étendre à de nouveaux secteurs de la vie humaine.

Au statut de la start-up répond par ailleurs celui de l'autoentrepreneur, et ses équivalents dans les autres pays (comme ceux issus de la loi Hartz IV en Allemagne). Fondé sur une remise en cause des structures sociales, un brassage permanent de nouvelles idées, et des coûts de travail faibles, le modèle de la start-up ne peut fonctionner avec un statut trop protecteur du salarié. Les applications immatérielles, qui assurent la mise en relation entre un service et ses usagers, supposent l'existence de travailleurs indépendants capables d'une flexibilité dont ne sont pas capables les statuts traditionnels fondés sur des accords de branche et des négociations syndicales. Si Uber est l'exemple le plus souvent cité de cette déconstruction sociale et professionnelle, au point d'être à l'origine du néologisme « uberisation » pour désigner ce phénomène, d'autres entreprises comme *Deliveroo* sont basées sur le mêmes modèle. L'économie numérique s'oppose ainsi à toute forme de stabilité, qu'elle soit économique, sociale, ou professionnelle, mais s'appuie sur des flux de création et de destruction, qui se reproduisent en permanence selon un phénomène quasiment organique, comparable à celui qu'Arendt décrivait déjà au milieu du 20^e siècle.

²² *La siliconisation du monde*, p. 136

5. Travail et abondance

La capacité d'une innovation technologique de créer de nouveaux besoins et de se constituer en une industrie qui prend en charge la vie individuelle pour accroître la croissance de l'humanité n'est évidemment pas propre à l'industrie numérique. A bien des égards, la structure économique des villes minières de la première révolution industrielle obéissait aux mêmes principes, à une échelle locale. Au même titre que la machine à vapeur ou l'électricité, le numérique semble suivre les mécanismes de la « destruction créatrice » décrits par Schumpeter, où l'innovation génère de la croissance en produisant de nouveaux besoins. Néanmoins, la révolution numérique se distingue des précédentes révolutions technologiques par le déséquilibre qui s'y manifeste entre production et consommation. La nature de l'innovation numérique engendre une situation où un petit nombre de salariés hyper qualifiés est capable de produire un chiffre d'affaire disproportionné par rapport à la taille de l'entreprise. Une société comme *Whatsapp*, rachetée en 2014 par Facebook pour 19 milliards de dollars, ne comptait ainsi que 55 salariés. Alors que les précédentes révolutions industrielles se sont traduites par une augmentation de l'offre de travail, la révolution numérique repose essentiellement sur une société de consommation capable d'absorber ses avancées technologiques.

Dès lors l'automatisation du monde promue par les firmes numériques ne se traduit pas par une libération de la nécessité, mais par une déconstruction sociale et l'avènement d'une société tournée vers la consommation. Ce qui est gagné en temps libre n'est pas consacré au développement d'une vie publique active, mais à assouvir sans limite ses besoins privés, qu'ils soient physiologiques ou sociaux. La société moderne s'est construite par le nivellement des différentes activités dans le travail, assurant ainsi la croissance continue de son processus vital. Malgré la prise en charge toujours plus étendue des activités laborieuses par l'innovation numérique, l'homme reste limité à une fonction de travail, qui se trouve de plus limitée à la seule consommation. L'abondance technologique va alors paradoxalement de pair avec un malaise économique, qui se traduit par les inégalités sociales et l'absence de perspectives de travail pour toute une partie de la population. Le chômage structurel n'est pas seulement le résultat d'une crise économique, mais la manifestation d'un déséquilibre anthropologique dû à la prise en charge des fonctions de production dans une société fondée sur le travail.

L'industrie numérique nous met ainsi face au paradoxe d'une société contemporaine, où le travail est émancipé de la nécessité mais où cette libération se traduit par un manque généralisé qui ne permet pas à l'homme d'atteindre le bonheur qu'il recherche. Pour Hannah Arendt, un tel paradoxe est lié à l'essence du travail. La poursuite même du bonheur est inhérente à la condition du travail, Arendt allant jusqu'à affirmer que « *l'animal laborans* [...] est le seul qui ait jamais demandé à être heureux »²³. La joie de vivre ne provient pas d'une libération de la nécessité du travail mais se trouve dans l'accomplissement des cycles naturels de production et de consommation. Cette dimension du travail s'illustre d'ailleurs dans le naturalisme cohérent de Spinoza, qui reste une des rares philosophies de la vie à accorder une place prédominante à la question du bonheur plutôt qu'à celle de la liberté ou de l'accomplissement de soi.

Or l'émancipation de la nécessité à l'œuvre dans l'innovation technologique contemporain rompt cet équilibre. C'est donc toute une partie du cycle vital qui manque alors pour pouvoir atteindre ce bonheur. Pour Arendt la condition du travail ne peut pas être modifiée essentiellement. Le travail est la condition même du caractère vivant de l'homme. Bien que la forme qu'il prenne puissent changer, l'essence d'une telle condition est inaltérable. Le travail est une détermination de la vie humaine causée par le fait qu'il est un être vivant pris dans un milieu biologique donné. Cette position oppose d'ailleurs Arendt à Marx, pour qui l'émancipation de l'homme passe par la libération de l'aliénation du travail. Au contraire, pour Arendt, la libération de la nécessité n'engendre pas un gain de liberté, mais accélère l'emprise du travail sur la vie commune.

Une consommation sans peine ne changerait rien au caractère dévorant de la vie biologique, elle ne ferait que l'accentuer : finalement une humanité totalement « libérée » des entraves de l'effort et du labeur serait libre de « consommer » le monde entier et de reproduire chaque jour tout ce qu'elle voudrait consommer.²⁴

Pour Hannah Arendt le seul élément utopique de la pensée marxiste, comme elle l'affirme, est de croire qu'il soit possible de modifier les conditions mêmes dans lesquelles le monde est donné à l'homme, de le libérer totalement d'une des conditions de son existence. Le travail est la condition vitale de l'homme, qui le lie au règne du vivant, et par laquelle il est pris dans la nécessité organique du vivre sur la terre. Or le propre de la vie biologique est d'être incapable de fonder un espace commun. Le travail est une activité privée et individuelle, liée au processus vital. Les modifications engendrées par la réduction de la

²³ *Condition de l'homme moderne*, p. 185

²⁴ *Ibid.*, p. 182

nécessité et son accès à la vie publique ne peuvent pas changer ce caractère non-mondain. Quelle que soit la réduction et l'automatisation de la production, le travail s'appuie toujours sur une forme de labeur, et c'est sa disparition qui engendre les déséquilibres de la société de consommation. Quel que soit le degré de technicité qu'il puisse nécessiter, le travail reste un processus vital qui n'intervient dans le monde que pour mieux l'incorporer dans ses propres cycles.

La prise en charge de la décision par des dispositifs algorithmiques et l'extension de la commercialisation des activités humaines sont censées nous apporter plus de bien être mais se traduisent au contraire par une forme de malaise généralisé dans les sociétés post-industrielles. Ne concevant l'homme que comme un être de besoins quantifiables pouvant être assurés par des services virtuels, les industries de l'information échouent à sortir de la sphère du travail et aboutissent à une perte de sens pour des populations habituées à saisir le monde selon un prisme professionnel. L'abondance assurée par les révolutions industrielles annule le rôle décisif traditionnellement joué par les classes productives. Ne reste plus qu'une collection d'individu singulier pris en charge par des applications commerciales. Tout en étant émancipés de la nécessité, les habitants des sociétés post-industrielles se trouvent finalement confrontés à une société qui n'a plus besoin d'eux en tant que travailleurs, sans pour autant leur offrir de nouvelles perspectives sociales.

L'ambiguïté d'une théorie qui revendique la possibilité d'une autonomisation complète comme moyen de libérer l'humanité est ainsi qu'elle ne propose pas de projet alternatif à une société du travail. Il est possible qu'on parvienne un jour à une situation où « tout le monde aura un assistant virtuel à qui il déléguera de nombreuses tâches, [...] résolvant tout problème à votre place et vous suggérant toute solution pertinente. »²⁵ Mais on doit alors se demander ce que deviendront les métiers aujourd'hui nécessaires pour assurer l'organisation et la vie sociale. Si des fonctions comme l'enseignement ou l'aide aux personnes sont elles-mêmes déléguées à des assistants virtuels, tout comme les fonctions productives avaient auparavant été déléguées aux pays émergents, que restera-t-il comme place à l'action humaine ? En l'absence d'une fonction sociale valorisée par la société, l'émancipation tant vantée risque fort de n'être vécue que comme un grand vide.

²⁵ ERICA NAONE, "Adam Cheyer is leading of powerful software that act as personal aide", *Technology Review*, mar/avril 2009

Malgré sa volonté de prendre en charge les décisions individuelles, l'industrie numérique ne s'oppose pas à l'individu dans sa singularité, comme Heidegger a cherché à l'exposer pour la société du milieu du 20^e siècle. Loin d'être nié, l'individu est au cœur du projet de numérisation du monde. Pour ses promoteurs, la prise en charge de l'individu par des algorithmes chargés de l'assister n'est pas synonyme d'aliénation par une machine qui choisirait à sa place, mais bien de libération. De façon apparemment paradoxale, la disqualification de la capacité à faire des choix libres et autonomes s'accompagne d'une valorisation du sujet, dont les facultés sont amplifiées par les logiciels chargés de l'assister. Mais cette valorisation de la singularité individuelle va de pair avec une privation du rôle qui lui a été attribué depuis plus de deux siècles par la société industrielle. Ne subsiste dès lors plus que ses fonctions de consommateur, privé d'une organisation politique et sociale qui lui donnerait une place dans la Cité.

Les difficultés engendrées par l'évolution de la technique sont donc celles d'une « société du travail qui n'a pas assez de labeur pour être satisfaite »²⁶ plutôt que celles de la technologie numérique en tant que telle. L'industrie numérique poursuit un phénomène d'automatisation du monde et de transformation de la technique en travail à l'œuvre dans les sociétés industrielles depuis la seconde moitié du 20^e siècle. La volonté des entreprises de s'imposer dans tous les secteurs de la vie en prenant en charge les activités humaines n'est pas nouvelle, mais son amplification par les progrès de la technique dépasse toute attente. Pourtant cette prise en charge des activités humaines ne s'accompagne pas d'une remise en cause du paradigme économique fondé sur la production et la consommation qui structure la société contemporaine. Au lieu de garantir l'accès au bonheur pour tous, l'abondance engendrée par les progrès technique se traduit par la précarité de toute une partie de sa population ne pouvant plus accéder à un marché de l'emploi qui détermine son élévation économique et sociale. La numérisation du monde nous confronte donc plus que jamais au paradoxe d'une société d'abondance, incapable de sortir de la condition laborieuse qui la fonde.

6. Vers une éthique de la vie ?

Pour Hannah Arendt, la société contemporaine ne se caractérise pas tant comme une société technicienne que comme une société du travail. La distinction entre travail (labour) et œuvre (work) repose sur la relation au monde qu'impliquent ces deux conditions. Les

²⁶ *Condition de l'homme moderne*, p. 185

activités de fabrication, qui composent ce qu'Arendt désigne comme « l'œuvre », reposent sur un rapport fins-moyens vis-à-vis de l'environnement de l'être humain. Le processus de production suppose l'utilisation d'outils spécifiques qui permettent la création d'objets, eux-mêmes définis par l'usage qui peut en être fait. « L'expérience de la fin et des moyens, présente dans la fabrication, ne disparaît pas quand le produit est fini mais s'étend à la destination ultime de ce produit, qui est de servir d'objet d'usage »²⁷ L'évolution de la technique est liée à cette recherche de nouveaux moyens (outils, matière première, répartition des tâches, etc.) pour produire plus vite et en plus grande quantité, qui, en permettant d'atteindre de nouvelles fins, stimule toute la dynamique de la création.

L'instrumentalité est ainsi le rapport fondamental que l'*homo faber* entretient avec le monde qui l'entoure. Tout est pensé comme un moyen pouvant servir une autre fin, soit en tant qu'outil pouvant servir la fabrication, soit en que bien d'usage disposant d'une finalité spécifique. L'œuvre (work) se caractérise dès lors par une morale utilitaire où rien n'existe sans raison et où tout doit pouvoir se justifier par son utilité. La violence de la société industrielle provient de ce rapport au monde engendré par la place qu'a occupée la technique entre le 18^e et le 20^e siècle. Poussée à ses extrémités, l'instrumentalisation implique une disparition de toute fin ultime, l'homme lui-même devenant une variable de production qui doit justifier son utilité pour exister. « L'homme, en tant qu'*homo faber*, instrumentalise, et son instrumentalisation signifie que tout se dégrade en moyens, tout perd sa valeur intrinsèque et indépendante »²⁸ Bien que la morale kantienne soit parvenue à faire de l'homme une fin en soi, et à l'extraire ainsi du mécanisme de calcul des moyens, l'utilitarisme a toujours une tendance à interpréter l'existence humaine en termes d'utilité et de productivité.

Le travail (labour), se caractérise au contraire par son improductivité. L'expérience du monde qui fonde la condition du travail est celle de la satisfaction des besoins vitaux. Les biens produits par le travail ne disposent pas d'une finalité propre, ils n'existent que pour entretenir un processus de reproduction de la force de travail. Le travail est une condition immanente à la vie elle-même. A peine produits, les biens de consommation sont réinvestis dans le processus organique pour en assurer la régénération. En tant qu'*animal laborans*, le rapport de l'homme au milieu qui l'entoure n'est pas celui d'un technicien cherchant à bâtir un monde artificiel d'objets menant une existence propre, mais celui d'un être vivant fondé sur des cycles de travail et de consommation. Alors que l'instrumentalisation domine la

²⁷ Ibid., p. 210

²⁸ Ibid.

morale de l'*homo faber*, fondée sur la capacité à fabriquer de nouveaux outils, le travail repose une éthique de la vie fondée sur la recherche du bonheur pour le plus grand nombre.

L'expérience fondamentale du monde de l'homme en tant qu'*animal laborans* est en effet celle du besoin, qu'ils soient physiologiques ou sociaux. Le sentiment de bonheur provient essentiellement de leur satisfaction et du bien-être qu'elle engendre. La morale fondée sur l'expérience du travail est la poursuite d'un tel état et la réduction de la peine engendrée par le labeur. Des valeurs comme la liberté ou l'autonomie morale ne peuvent pas prendre de sens tant que ces besoins n'auront pas été comblés. Dans une telle conception du monde, le déterminisme n'est donc pas un frein à la poursuite d'une vie juste, puisque le bien-être personnel doit être la seule finalité recherchée. Une telle éthique n'est pas nécessairement une forme d'hédonisme. Représentée en particulier par des courants comme l'épicurisme ou le spinozisme, il s'agit avant tout d'une forme d'éthique de la vie dans laquelle l'individu doit poursuivre ses besoins naturels et en respecter les limites.

Le passage d'une société technicienne à une société du travail et à une société de consommation, est dès lors lié à l'émergence du bonheur en tant que norme suprême de la vie morale. Si ce changement dans l'ordre des valeurs reconnues par la société est déjà présent dans l'utilitarisme benthamien, qui s'appuie sur un calcul des peines et des plaisirs pour déterminer le comportement le plus adéquat à suivre, c'est véritablement avec l'émancipation du travail dans la société contemporaine qu'un tel principe a pu pleinement s'imposer. L'augmentation du niveau de vie et l'émancipation des classes laborieuses se sont en effet traduites par le nivellement de toutes les activités dans le travail. Le paradoxe que souligne Arendt est ainsi que la libération de la nécessité a provoqué une diffusion de l'expérience du travail et de l'éthique de la vie qui l'accompagne. La société de consommation moderne est ainsi une société d'abondance, émancipée de la nécessité, où toutes les activités sont considérées comme une forme de travail, et où toute action humaine poursuit la satisfaction d'un besoin.

Les développements de la technologie numérique vers un système d'assistance virtuelle s'inscrivent dans ce passage d'une société technicienne à une société du travail. La vie et le bonheur peuvent être considérés comme le souverain bien défendu par les géants du web, au détriment d'autres valeurs comme la liberté ou le courage politique. La promotion du bien-être, la volonté d'être toujours plus proche des besoins de l'utilisateur, de lui rendre la vie plus facile, sont autant d'éléments qui s'opposent à la morale utilitaire de la société

industrielle. Des entreprises aussi importantes dans le paysage numérique que Google ou Amazon sont fondamentalement improductives mais reposent sur des flux considérables de données sur toutes les activités de leurs usagers. Malgré l'omniprésence des objets techniques, leur rôle est moins de créer un environnement stable que de stimuler une croissance économique reposant sur la consommation de produits et de services toujours renouvelés. En érigeant un type de technologie en un système capable de prendre en charge l'ensemble des activités humaines, l'industrie numérique ne nous libère pas de la charge du travail, mais se transforme en un pouvoir sur la vie.

Conclusion

La révolution numérique opérée par les géants du web échoue non seulement à libérer l'homme du travail, mais encore se constitue en un pouvoir qui prend en charge la vie quotidienne de ses usagers. Malgré l'augmentation de la productivité et l'abondance réalisée par la société contemporaine, la libération annoncée du travail et de la nécessité n'a pas eu lieu. L'automatisation continue de tous les pans de la vie individuelle contribue à réduire l'homme à un être de besoins devant être perpétuellement satisfait. L'industrie numérique ne cherche pas à libérer l'être humain comme son propre discours l'affirme, mais à prendre en charge tous les aspects de la vie pour son propre bien-être. La révolution numérique ne peut pas libérer l'homme du travail parce que les industries qui la portent sont des industries de la vie, dont l'objectif est la poursuite du bonheur individuel au moyen de la consommation d'un nombre toujours grandissant de services. Au nom de leur propre bien être, applications et objets connectés contribuent à remettre en cause l'autonomie de la décision de leurs usagers, tandis qu'ils limitent l'importance de la production dans la vie économique. Les paradoxes de la société contemporaine ne proviennent pas de la technique en elle-même, mais de l'écart grandissant qui existe entre l'éthique de la vie portée par la société numérique et les normes juridiques et sociales issues d'une culture humaniste fondée sur la liberté et la responsabilité individuelle.

S'il ne s'agit ici ni de verser dans le catastrophisme ou la technophobie, ni de proposer une éthique prétendant prescrire ce que seraient les bons et les mauvais usages du numérique, il convient néanmoins de s'interroger sur le modèle de société qu'on souhaite mettre en avant. Une technologie n'est pas neutre. Dans son usage comme dans ses modes de production, elle implique un ensemble de rapports économiques et sociaux qui font d'elle un système qui fait sens. La délégation de la décision à des applications chargés de calculer le choix optimal en

fonction des paramètres personnels de l'utilisateur remet en cause le rôle prépondérant de l'action humaine libre, et de la friction qu'elle implique nécessairement. L'éthique de la vie promue par les partisans de l'assistance algorithmique n'est toutefois ni meilleure ni pire que l'éthique humaniste héritée des Lumières, mais repose sur un autre système de valeurs. Il est possible d'assumer pleinement le modèle de société soutenu par le web 3.0 : faire du bien-être la valeur cardinale au détriment de la liberté en laissant des appareils computationnels accompagner l'ensemble des décisions individuelles. Le projet des géants du web contribue effectivement à améliorer la qualité de vie des usagers pour autant qu'ils préfèrent en être consommateurs plutôt qu'acteurs. Une éthique utilitariste fondée sur la poursuite du bonheur individuel pourrait ainsi légitimement défendre ces évolutions technologiques, mais elle ne pourra le faire qu'en renonçant à défendre l'autonomie des usagers.

Inversement, la promotion de la liberté politique comme modalité spécifique de la condition humaine que propose le projet arendtien, doit nous conduire à regarder avec circonspection l'usage du numérique proposé actuellement par les géants du web. Sans sombrer dans une posture qui conduirait à rejeter l'ensemble des évolutions engendrées par le numérique, refusant dans un même mouvement objets connectés et Open Access au nom d'une conception figée d'une éthique humaniste, il s'agit de comprendre le sens de ce qui apparaît comme un véritable projet de société et de percevoir ses conséquences.